

## Georges Navel, une vie, des livres

# *Les quatre cercles de la mémoire*

« Toute la vie est à refaire lentement. »

Georges Navel, *Sable et Limon*.

**M**AIDIÈRES, première étape d'une géographie de la mémoire que Navel ne cessera d'explorer à travers ses livres, un village de Meurthe-et-Moselle où Georges, le « queulot », dernier-né d'une longue fratrie – treize frères et sœurs, dont cinq sont morts à sa naissance, le 30 octobre 1904, à Pont-à-Mousson – a appris l'essentiel de la vie des hommes : la gêne, le dur labeur et la fierté. Il est venu au monde dans une famille pauvre de paysans lorrains prolétarisés. Ses frères et sœurs travaillent depuis leur plus jeune âge, le père est manoeuvre aux fonderies de Pont-à-Mousson, la mère s'occupe de la maison et des travaux des champs. L'enfance a son espace, son « bel entour ».

### FIGURES D'ENFANCE

« Ma mère m'a eu à quarante-sept ans. Je l'ai toujours connue comme une mère, comme une femme dont la beauté ne compte pas, mais seulement la bonté, la chaleur, la main à tartines. » (Travaux.)

La mère, elle est tout cela, et davantage : elle est celle qui initie aux choses de la nature, celle qui fait lien avec l'ancien monde, celui d'une paysannerie qui répète infiniment des gestes et des coutumes qu'elle sait condamnés à disparaître dans ce nouveau siècle qui balbutie. Leçons de choses que Navel retiendra pour la vie et auxquelles il demeurera fidèle. Aux champs et dans les bois, en voyant sa mère heureuse, il finit par croire à l'enchantement du monde, à la joie simple, aux forces cosmiques.

« Je devais m'efforcer de comprendre le langage secret de la nature et de son âme. Les yeux fermés, dans l'effacement de mon existence, un moment, le souffle suspendu, j'essayais de rejoindre le silence du caillou ou de la sève des arbres pour attendre l'illumination espérée : la connaissance du plus haut bonheur. » (Chacun son royaume.)

La mère, c'est à la fois le partage – « la mère et moi on était une seule âme » –, le rituel des pauvres – la croix sur le pain, la maison « tenue propre » et le linge bien repassé dans l'armoire –, la douce soumission aux puissants, au curé et à l'ordonnement du monde, enfin.

Le père a vécu sa meilleure part, l'armée d'Afrique, sa jeunesse. Il en est revenu patriote, républicain, anticlérical, et à jamais déçu. Depuis, la vie, sale vie, l'a confirmé dans ses regrets : l'usine l'a brisé, la République contrarié et ses fils accablé.

« Il avait plus de soixante ans, il s'en allait vers sa quarantième année de présence à l'usine. On lui avait déjà remis la médaille de trente ans de bons services. Quand il n'en pourrait plus, qu'il s'arrêterait de travailler, l'usine lui verserait une pension, dix sous par jour en ce temps, juste la valeur d'un litre de vin ou d'un paquet de tabac. » (Travaux.)

Une fois, il a fait grève, en 1905, aux Forges, sans être le plus ardent, certes, mais avec fierté. Il l'a perdue et cher payée. A soixante ans, il travaille encore au crassier, comme manoeuvre, sa vie rythmée par le « gueulard ». Les patrons ont la revanche tenace. Lui, il s'« exhort[e] à la résignation », avec, pour tenir, quelques « à-coups d'ivrognerie ». Pour rêver aussi. Rêve de pauvre.

« Ma jeunesse ne fut pas malheureuse, je n'eus jamais faim. Mon père, ma mère ne me battirent pas, que je me souviens. Je n'ai jamais vraiment souffert que de l'école, que ce soit la maternelle ou la grande. » (Travaux.)

Pas un sale type, pourtant, l'instituteur, M. Joly... Rien à voir avec le curé, « l'homme aux larges battoirs » qui inculque les valeurs saintes à coups de taloches. Non, le hussard noir, passionné de Jules Verne et d'Erckmann-Chatrian, sert la République avec ferveur et veille à la formation des esprits. A sa manière, en déclamant des mots vagues dans une salle de classe endormie, dont l'enfant Navel retient la beauté des cartes de géographie et des planches d'anatomie fixées au mur, celle aussi du globe terrestre posé sur le bureau de l'instituteur. Et rien d'autre, excepté l'idée d'enfermement, qu'il apprend à détester. Pour toujours.

« J'avais comme tous les enfants plus de questions à débattre, à soulever intérieurement, plus de préoccupations qu'il n'y en avait dans les leçons de grammaire, de géographie, de calcul. Je les ai oubliées, c'est le point le plus regrettable... J'aurais pu apprendre autant et plus, différemment. » (Travaux.)

A la rentrée de 1914, l'école demeure fermée pour cause de baïonnette au canon.

## AU TEMPS DES TRANCHEES

« *J'admira la hardiesse de notre grand, intérieurement je penchais de son côté.* » (Passages.)

Le « grand », c'est Lucien, le frère aîné, dix ans de plus que le petiot. Figure tutélaire du jeune Navel, le « grand » tant admiré a tôt fait parler de lui. A onze ans, il haranguait déjà la foule des grévistes des Forges. Plus tard, il a « brûlé le dur » pour rejoindre la capitale, assisté à des meetings anarchistes, écouté Montéhus à « La Bellevilloise ». Vivotant comme crieur du *Petit Journal*, il s'abonne à *la Calotte* et décide de faire gras le vendredi. Enfin, devenu « prolétaire conscient », il épouse la cause de l'émancipation sociale et se fait syndicaliste, un vrai, un pur, un croyant, ce qui ne l'empêche pas, contre toute attente, de revêtir l'uniforme quand sonne l'heure de l'Union sacrée, cette abjection sacrificielle qui fait tant de ravages, y compris chez les libertaires. Chez les Navel, on fête l'événement et le père se réconcilie enfin avec la brebis galeuse. Au nom de la patrie et de la raclée qu'on va donner aux Pruscos.

« *Le front s'était stabilisé, la guerre de tranchée, la guerre d'usure venait de commencer : le village n'était qu'à deux kilomètres des premières lignes... Pour nous, les gamins heureux de ne plus retourner à l'école, c'était le beau temps, un temps plus passionnant que le temps de paix.* » (Passages.)

Mais tout passe et tout lasse. Les jours heureux de l'enfance ont aussi une fin. Il faut peu de temps pour que le bleu horizon se couvre de boue et que l'exaltante excursion devienne « guerre des taupes » ou « boucherie du monte-à-regret ». La maison de Maidières, qui sert alors de cantonnement volontaire, en voit défiler de ces éclopés de la patrie, de ces somnambules du tricolore, de ces harassés du marche ou crève. Le jeune Navel y apprend sans doute davantage qu'à l'école. Il y entend, en tout cas, des vérités pas bonnes à dire :

« *La guerre, ce n'était plus la faute de l'Allemagne ou à Guillaume II, mais aux gros hommes à cigares, les capitalistes.* » (Passages.)

Il y sent aussi pointer une peur, la dernière de l'enfance, sans doute, celle que « le monde désenchanté soit le vrai monde ». En mai 1915, Maidières est sous les bombes et il est évacué en Algérie par la Croix-Rouge. Cinq mois plus tard, il rentre en France et rejoint sa famille réfugiée à Lyon. L'enfance n'est plus qu'un territoire de la mémoire, son premier cercle.

## AU PAYS DES CANUTS

C'est au numéro 62 de la rue de la Part-Dieu qu'il retrouve les siens. Le logement est exigu, l'immeuble pue la misère, les vieux s'y morfondent, les jeunes s'inventent des raisons d'espérer. A douze ans, Georges quitte l'école et se met en quête d'un travail. Il est embauché aux aciéries Dieulouard, où travaille son frère René. La tâche est stupide, mais de saison : il s'agit de remettre en état des casques et des bidons cabossés. Le monde des adultes est à ce prix. L'enfant Navel a fait le pas. Il en est. A défaut d'enchantement, il reste l'innocence.

« *J'étais sans révolte, bien adapté à la condition ouvrière, heureux de devenir fort ou heureux de devenir habile... Je croyais ce monde réglé honnêtement et vrai tout ce que disaient les journaux.* » (Travaux.)

Lyon, pour Navel, c'est d'abord une entrée au monde, un carcan qui s'allège du poids de l'enfance et de l'inutilité, un corps qui vibre quand l'adolescent croise « les gigolettes en tablier noir, en hautes bottines jaunes », la découverte du cafard, bientôt :

« *Je me demandais si c'est loin la mort et si on est obligé de vivre jusqu'au bout.* » (Travaux.)

Lyon, c'est la vie passante, la vie suspendue, l'attente d'une rencontre, celle de « la vraie vie des hommes ». Elle viendra, grâce à son frère Lucien, le « grand », rentré de guerre plus déterminé que jamais à changer la face du monde.

Un soir de 1918, et sur son insistance, son frangin décide de l'emmener à une réunion de l'Union des syndicats du Rhône, chez les « copains ».

« *Le mot frère est un mot fade employé conventionnellement entre adeptes, l'appellation de camarade s'est usée, copain réunissait le sens le plus chaleureux des deux significations. La confiance dans l'homme et son avenir, l'optimisme des conceptions, l'utopie créaient chez les libertaires les dispositions les plus favorables aux sentiments de sociabilité. Identifié comme semblable par les aspirations, reconnu pour copain dans le milieu libertaire, on nouait des relations d'amitié.* » (Chacun son royaume.)

L'accueil est chaleureux, familial. Navel vient d'entrer dans le deuxième cercle de la mémoire. D'un coup, il se sent vivant et digne d'intérêt. Découverte bouleversante, à jamais vécue comme le plus précieux des bienfaits.

« *Ces anarcho-syndicalistes, hommes de vingt-cinq à quarante ans, appartenaient au cadre combatif qui avait formé la CGT et développé son influence avant 1914.* » (Chacun son royaume.)

Parmi eux, Henri Bécirard, secrétaire de l'Union, fait forte impression sur Navel. Avec sa lavallière noire et sa tronche de lutteur, il symbolise à lui seul « un type d'humanité » remarquable de convictions, de finesse et de dignité. Il reçoit le plus simplement du monde ce gamin désireux d'apprendre dans une pièce où trône une bibliothèque.

*« Je venais de comprendre, sous le coup d'une révélation, que le savoir et l'intelligence n'étaient pas le privilège des riches, des gens bien nés. » (Passages.)*

C'est ainsi que Navel s'engage sur une voie qu'il ne quittera plus, celle de la fraternité ouvrière, dont l'Union des syndicats du Rhône restera pour toujours le creuset. Là, il fréquente de « dangereux esprits », des « meneurs, dont les noms figureraient sur les listes du carnet B », des anarchistes espagnols. Il entend Thioulouze, du Syndicat des terrassiers, « cultivé et grand bouquinier », passionner un auditoire en racontant la vie de Fernand Pelloutier.

*« Je n'avais jamais imaginé qu'un ouvrier, même le meilleur dans son métier, puisse s'exprimer aussi clairement qu'un vrai conférencier du beau monde, ni qu'un homme comme Fernand Pelloutier, la grande figure du mouvement ouvrier, ait pu réaliser de si grandes choses pendant sa brève existence. » (Passages.)*

Navel adhère à cette « société d'hommes libres » et à la cause de l'émancipation du genre humain. Passionné et avec toute la fougue de sa jeunesse.

## UN MONDE EN MARCHE

*« Les sommeils brefs, les repas hâtifs, les discussions, les lectures me tenaient en état de fièvre. Je serrais les mains de copains dans les réunions, les meetings, le plus de mains possible. Chaque main : une certitude. C'était un hiver sans tristesse, je ne voyais pas la mauvaise saison. Sous mon paletot, je ne grelottais que d'exaltation. » (Travaux.)*

L'année 1919, dont Navel affirmera n'avoir jamais tout à fait « guéri », est celle de toutes les promesses. Le grand carnage a pris fin. Une belle lueur vient de l'Est. Les grondements de la révolution secouent l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et l'Italie. Le monde marche vers l'univers radieux. On le dit, on le pense.

Abolir le salariat... Article premier des statuts de la CGT. Navel y croit, dur comme fer, et sans attendre, au point de tenter une escapade en Algérie pour échapper au sien. C'est du côté des anarchistes qu'il trouve les plus fermes adeptes de la formule. C'est vers eux qu'ils se tournent naturellement. A Lyon comme ailleurs, il en est de toute sorte : des syndicalistes avant tout, des communistes libertaires, des individualistes. Navel les fréquente tous, avec assiduité et sans œillères. Pour apprendre.

*« Vieillis, gens d'expérience, pessimistes mais gais plaisantins, [les individualistes] raillaient tout avec verve : le peuple et sa bêtise, les révolutionnaires, qu'ils soient bolcheviks ou libertaires, et leurs espoirs dans les lendemains qui chantent. » (Chacun son royaume.)*

*« Les libertaires représentaient la jeunesse à tout âge, l'esprit de lutte, l'optimisme et si l'on veut l'Utopie. Les individualistes, la sagesse et ses ratatinements. Entre les deux écoles, les échanges étaient cordiaux, acerbes parfois. » (Chacun son royaume.)*

De la Jeunesse syndicaliste aux Causeries populaires, il est de toutes les réunions libertaires. Il participe aussi aux fêtes du Nid rouge, groupe d'action et de propagande par la chanson, se laisse voir aux réunions publiques du groupe « Clarté » ou de la Jeunesse socialiste. Là encore sans œillères, parce qu'il est désireux de tout connaître et qu'il croit, comme tous ceux qu'il côtoie, au « réveil général des masses ».

*« A l'époque, entre tous ceux, adultes ou jeunes gens, qui fréquentaient les « milieux avancés », entre tous ceux qui voulaient ou rêvaient de changer la face du monde, les différences doctrinales n'importaient guère. La révolution russe incarnait leurs espoirs. » (Passages.)*

Le 1<sup>er</sup>-Mai de cette année-là, il défile sous les drapeaux noirs, aux cris de « Vive Trotski, vive Lénine, vivent les soviets ! ». C'est dire l'illusion de ces temps.

*« On ignorait totalement qu'en Russie les dirigeants bolcheviks et leur toute-puissante Tcheka, dès leur arrivée au pouvoir, n'avaient guère tardé à rendre justice à ceux qui les avaient aidés à le conquérir en les faisant boucler dans les geôles tsaristes ou à l'occasion exécuter, au titre d'ennemis objectifs de la Révolution. » (Passages.)*

On ne sait pas, ou on ne veut pas savoir. Tous frères, on y croit. L'Union des syndicats du Rhône crée une « université syndicale ». Navel y fait sa première causerie. Sujet : la faune et la flore en Algérie. Il y en aura une autre : libre-arbitre et déterminisme. Mauvais souvenir, cette fois-ci. La salle ne manifeste aucun enthousiasme particulier. Le découragement, cependant, n'est pas de saison. Ses auteurs favoris sont Kropotkine et Le Dantec. *Science et anarchie* et *l'Egoïsme, seule base de toute société*. Tout un programme. Il lit aussi Maurras, pour connaître les arguments de l'adversaire, cette fois.

*« Mon frère m'ayant ouvert les yeux sur les noirceurs de la société capitaliste, mon évolution vers la révolte fut très rapide. » (Passages.)*

On ne saurait mieux dire... Reste à connaître l'épreuve du feu. Elle ne tarde pas. Les grandes grèves de 1920 doivent préluder au Grand Soir. Elles échouent lamentablement, malgré l'afflux d'un nombre considérable de nouveaux adhérents à la CGT au lendemain de la guerre. Dans son atelier, Navel est le seul à débrayer. Première lutte, première défaite. La répression est impitoyable. Les vieux ont l'habitude, pas lui. Les premiers doutes l'assaillent. Il a sans doute trop cru à la belle aventure. Ou trop fort.

*« Après l'échec des grèves de 1920, la CGT avait perdu une grosse part de son effectif de syndiqués. J'ignorais presque tout des luttes intestines du syndicat entre réformistes fidèles à Jouhaux, et les SR, les amis de Pierre Monatte et les anarcho-syndicalistes. La grande flambée était finie, l'époque était dépressive. » (Passages.)*

## PREMIERES FAILLES

*« L'indifférence de la plupart des gens m'assurait que la société bourgeoise soi-disant mourante connaîtrait encore de longs jours, qu'il y avait plus de risques qu'un gars de ma génération trouve la mort au bord d'une tranchée au cours d'un conflit mondial que sur la barricade au moment du Grand Soir. » (Passages.)*

Quand, aux heures chaudes de l'espoir, on a connu la fraternité, senti l'énergie militante, appris la confiance et éprouvé la force des convictions, la défaite est insupportable. Elle l'est d'autant pour Navel qu'elle a imprimé sur le visage de son frère Lucien, le « grand », les premières marques de la fatigue. Vaincu, brisé, sans travail, pourchassé par les flics, il vacille, puis il se démet. La survie est parfois à ce prix.

Mais il y a davantage. Chez les « prolétaires conscients », le bel élan unitaire est brisé, la CGT se divise, le rêve s'enfuit. Les temps n'annoncent plus « la société d'hommes libres », mais « l'armée de chefs et de soldats au travail, sujets du parti et de l'Etat prolétarien ». Quant aux autres, ils s'accommodent avec délectation de l'esclavage. L'amorphe masse, disent les individualistes.

*« Je ne parvenais pas à croire possible la transformation de la société bourgeoise en société communiste libertaire. » (Travaux.)*

*« On se sent vivre dans un monde qui n'a ni queue ni tête, comme si l'homme avait été jeté dans la vie comme dans un marais et qu'il ne puisse s'y maintenir qu'en se châtrant de sa conscience, en se scalplant de sa raison. » (Travaux.)*

Alors ? Alors Navel comprend que son existence n'est pas tracée d'avance, qu'un enchantement militant peut être fugace et qu'il lui faudra patiemment se construire. Entre-temps, il éprouve l'amour – un baiser, une étreinte, une exaltation, une retombée – et en est malheureux au point de vouloir mourir. Puis « déwerthérisé », il en conclut que « la beauté de la nuit est moins dangereuse que celle de la femme » et que la douleur l'a rendu « plus sensible à la poésie », car c'est en copiant les *Romances sans paroles* de Verlaine qu'il a oublié Henriette. Ainsi, sans doute, naissent les vocations.

*« J'avais dix-huit ans. C'est l'âge philosophique. On veut des raisons de vivre. » (Travaux.)*

Il s'imagine bien berger sous un ciel bleu azur. Il choisit l'Algérie. Il ne verra pas un mouton, mais les wagons du dépôt de chemins de fer de Bône-La Calle, où il travaille deux mois, avant de repartir pour Lyon.

Lassé d'exercer des petits boulots sans qualification, Navel décide d'apprendre le métier d'ajusteur en se formant auprès de Nury – un de ces « as du métier, hostiles à toute promotion, [et qui ont] pour règle le refus de parvenir ». Formation probante. L'usine lui tend ses bras de pieuvre. Mais Navel a la bougeotte, ou le goût des départs. Sitôt embauché, il pense à s'enfuir.

*« Il faut avoir eu sérieusement et longuement la faim au ventre pour s'accommoder de seulement gagner sa vie dans une forme d'existence douloureuse et insipide. » (Travaux.)*

C'est chez Berliet, à Vénissieux, qu'il connaît pour la première fois la « grande usine » et, avec la « tristesse ouvrière », l'ennui des jours défilant semblables.

*« Ce qui était triste, il me semble que c'est la tristesse fatale à la grande industrie. Ce qui était triste, c'était la foule du matin des bataillons ouvriers en marche vers l'usine, le long de ses murs, vers son portail. » (Travaux.)*

Il y découvre le système Taylor, les « gardiens à casquette », l'enfermement, les « chronométrateurs », les barrières de grillage. Pour tenir, il y a Vacheron, un copain végétarien et buveur d'eau, un théoricien du travail bien fait, un déçu de la révolution qui ne jure que par l'éducation. Vacheron, c'est une lueur dans la nuit du baigne-usine, la dignité ouvrière incarnée, la patience, l'attention. Il mourra au travail, Vacheron, en essayant une voiture sur une piste mouillée. Mort pour d'autres. Comme à la guerre. « Le travail ne justifie rien. » La leçon est apprise et le désir de fuite définitivement ancré chez Navel.

*« L'idée que vivre c'est enfile des besognes, et reprendre sans diversion chaleureuse la besogne du lendemain, c'est peu supportable. » (Sable et Limon.)*

« *Les hommes font le travail mais ne sont pas faits pour lui.* » (Chacun son royaume.)

## LE « TRIMARD » ET L'ERRANCE

« *J'avais trop rêvé à la société future, je ne savais plus vivre dans celle-ci. Après le doute, les illusions libertaires m'avaient quitté par arrachement. Je restais pénétré de la légitimité des aspirations révolutionnaires, mais je ne croyais plus à leur réalisation.* » (Travaux.)

Il faut partir, s'abstraire du travail industriel, refuser l'emprise de l'usine. Tant qu'il est encore temps. Tant que le rêve d'une autre vie n'a pas été tout à fait broyé. Si Navel choisit l'errance contre l'enracinement, le trimard contre l'emploi fixe, la route contre la sédentarisation, c'est qu'il sait déjà ce qu'il ne supporte pas – l'enfermement et l'ennui des jours – et qu'il ne se résout pas à admettre que l'existence devrait s'y conformer. Ailleurs, peut-être pourra-t-il « rencontrer d'autres formes de vie humaine ». Cette idée de la fuite, qui l'habite intensément, tient à l'évidence, et encore, du désir d'expérimenter pour se construire, comme être humain à part entière.

« *Voir du pays, c'est une façon comme une autre de faire ses humanités...* » (Travaux.)

... mais aussi d'apprendre à vivre en solitaire, de « conquérir la méthode d'éveil », d'éprouver « le sentiment de la vie ». Autant d'éthique que d'esthétique dans la démarche, et peut-être – sûrement – l'idée d'une autre voie possible, en des terres parfaitement inexplorées.

« *J'ai cru découvrir, mais très tard, un principe de bonheur dans la pensée, la méditation, la songerie, la réflexion, qu'on appelle comme on voudra ce travail d'esprit, de création, de miroitement de la vie que fait n'importe qui, en allant seul, en marchant tranquille.* » (Travaux.)

Partir, donc. Avec l'idée d'« assurer la matérielle » sans se corrompre, ou le moins possible, d'alterner les temps – courts – d'embauche en usine avec les travaux saisonniers, d'éprouver le goût du large jusqu'à plus soif. On peut voir, dans cette décision, de la crânerie, et sans doute l'influence anarchiste individualiste y est pour beaucoup. Navel en a retiré une certaine conception de l'homme non divisé. Le reste vient de l'intime connaissance, d'un désir d'exister comme être à part et entier :

« *Je rêvais d'une vie plus pleine où, en dépensant mes forces, je vivrais physiquement, où tout serait action directe, création même.* » (Chacun son royaume.)

« *J'avais deux vies séparées, la vie intérieure et la vie pratique.* » (Travaux.)

Dès lors, l'errance, troisième cercle de la mémoire, ne quittera plus Navel. Il roulera sa bosse avec constance, tout occupé à ne se poser nulle part, à « protéger ses poumons de la poussière des usines, vivre de peu, travailler le juste nécessaire en attendant de se soustraire complètement à l'exploitation des patrons ». Une vision de l'existence, en somme. Les semelles de vent contre le poids du monde.

## PARCOURS, PASSAGES ET TRAVAUX

Paris d'abord... Et, vite fait, l'envie de fuir cette ville où l'industrie « a mangé toute la terre ». C'est chez Renault qu'il pointe et en meublé qu'il réside. « L'amitié des chambres d'hôtel », disait Laforgue... Paris, désert surpeuplé, ennui garanti. Navel y fréquente les « mangeurs de carottes » du foyer de la rue Mathis et pratique – modérément et sans entrain parce qu'il n'aime pas jouer la comédie – le « macadam » (l'accident de travail simulé) aux frais de « La Providence » et de « La Paternelle ». Ses loisirs, il les occupe à la bibliothèque Sainte-Geneviève, au club du Faubourg de Léo Poldès et au théâtre. Il a un copain, Philippe Latour, Lyonnais d'origine, et du vague-à-l'âme. Pesanteur des jours et des nuits.

« *Quand on arrive à Paris, on sait que la campagne existe, qu'il y a la mer, la montagne, mais maintenant la terre me semble couverte d'une seule grande ville. Et le soir même n'est pas un vrai soir, la nuit une vraie nuit. Peut-être est-il nécessaire d'entendre couler l'eau, de ne plus voir de lumière et d'avoir le ciel avec de vraies étoiles pour que la vie garde une signification.* » (Sable et Limon.)

Lyon, de nouveau, puis l'Est, « avec ses casernes, ses usines, sa lumière gris-fer ». Ses père et mère sont repartis pour Lunéville. On le convoque pour le conseil de révision.

« *Les officiers me semblaient, avant toute approche, plus estimables que les autres variétés d'hommes pratiques, industriels ou commerçants. Leur honneur était d'être là, le mien, sauf honte ou discrédit dans ma propre estime, d'échapper à toute forme imposée de soumission.* » (Chacun son royaume.)

Déclaré apte, il fait le mur et déserte. Il sera insoumis durant sept ans, vivant sous l'identité de son copain Philippe Latour. Le voilà donc clandestin et médaillé de l'anti-France. Sans doute glorieux pour un en-dehors, même si Navel ne se sent pas d'attache particulière avec ce milieu non plus. Son refus est plutôt de l'ordre du réflexe et du refus intime.

« Rien n'abrutit un homme qui ne veut pas être abruti. » (Travaux.)

D'elle-même la vie prend son cours, de révoltes en résistances : « ne pas tomber dans l'activité machinale », « [être] de la race suspecte de ceux qu'on ne tond pas ». Mais le négatif ne suffit pas, on s'y brûle, on s'y perd, on s'y aigrit sans doute. Navel porte au cœur un trop-plein de secrets, un besoin irrépissable d'« être au monde ».

« Il n'y a pas de coup de baguette magique, la vie ne se transforme pas du jour au lendemain, à coup de révolution. Les régimes changent, mais les hommes changent peu, le problème social n'est qu'une partie du problème humain ; il nous faut apprendre à vivre, à nous éprouver dans le présent qui nous est donné pour connaître ce qui nous est propre. » (Sable et Limon.)

Connaître ce qui nous est propre... Tout est là. Navel se sait différent, incapable d'accepter le destin commun des hommes, même s'il ignore encore ce qui le pousse. Il bouge au jugé, sans plan précis, poussé par la seule intuition du moment.

« On découvre énormément de choses quand on n'a pas peur de se tromper. » (Sable et Limon.)

C'est ainsi qu'il avance et s'en retourne. Un rêve en tête, un livre en poche. Sûr de reconnaître ses semblables : « les hommes qui lisent beaucoup », mais aussi les « copains du trimard », les « gueules durcies », « repris de justice » ou « clochards », ses compagnons. A Paris, où il revient, il s'embauche à Belleville, puis chez Citroën et de nouveau chez Renault, s'abonne à la librairie d'Adrienne Monnier, trompe l'ennui le dimanche sur les bords de Marne et « vit à la colle », du côté de Ménilmontant, puis de Montparnasse, avec Marie Ferrari (« elle seule m'habitait »), qui, tant bien que mal, et avec quelques périodes de longues séparations, partagera l'existence de Navel pendant une vingtaine d'années.

« En poussant la porte de la chambre, l'amour, la vraie vie commençait, celle où je trouvais des raisons de supporter l'usine. J'étais sorti de la solitude. » (Travaux.)

Mais rien n'y fait. Aucun barrage ne retient ce besoin éperdu d'errance, ou d'aventure. C'est bien d'aventure qu'il s'agit, par exemple, quand l'insoumis Navel imagine, en 1925, s'engager dans la Légion étrangère espagnole pour y désertier une fois gagné le Rif et passer du côté des insurgés marocains en lutte contre l'Etat français. Et encore d'aventure, d'une autre sorte celle-là, quand il retourne le foin en montagne, quand il partage la vie des terrassiers dans les Basses-Alpes, celle des cueilleurs de tilleul ou de lavande en Provence, celle des ramasseurs de sel aux salins d'Hyères, quand il loue ses bras de chantier en chantier, dormant à la belle étoile, vivant de peu.

« J'avais cru à une amitié plus égale avec la nature et qu'il suffisait d'être retiré de la société, d'échapper aux liens du travail régulier, pour retrouver le bonheur du bon sauvage, les épanouissements dans la liberté de vivre presque nu, la peau en contact avec le soleil, le vent, l'air, l'ombre ou l'eau. Parfois, j'aurais voulu oublier les mots et la parole, toute culture, tout reflet, toute interposition du langage commun de l'expérience pour n'être que rêverie et résonance. Je déchantais. » (Chacun son royaume.)

Déchanter... Chez Navel, la fraternité est sans limites quand il croise de « vrais hommes », des « hommes camarades ». Il est d'un monde perdu, dont il n'accepte pas la perte, celui du refus de la subordination, de la dignité ouvrière. Partout il le cherche. Parfois il le trouve. Parfois seulement, comme une scorie de mémoire.

« La raison d'être d'un homme réside dans ses aspirations et non pas dans les rôles auxquels la vie le pousse. Cette étoile signifie l'amour de l'humanité. » (Travaux.)

Mais elle éclaire peu, l'étoile. Trop peu en tout cas pour que le cœur s'y chauffe. Reste la vie de l'esprit, le dernier passage, le quatrième cercle de la mémoire. La poésie comme raison sociale, en somme. Elle viendra d'une double rencontre, à dix ans de distance, avec deux hommes d'exception pour lesquels Navel éprouvera toujours une profonde reconnaissance, les tenant pour ceux qui lui ont permis de devenir celui que, secrètement et douloureusement, il cherchait à devenir.

## MALESPINE ET GROETHUYSEN, LES EVEILLEURS

« [J'ai rencontré] Malespine : un médecin qui faisait des conférences à l'Université syndicaliste. Il connaissait Tzara, éditait une revue cosmopolite, etc. J'avais lu une fois, dans la presse assez avancée, des poèmes Dada, je trouvais que c'était amusant... [J'ai glissé] un poème dans la boîte aux lettres de Malespine. Il le reconnut comme venant de moi. Quand nous nous revîmes, il m'expliqua que la poésie était tout autre chose. L'éveil avait commencé ; j'allais dans cette direction. » (le Travail d'écrire.)

C'est dans le numéro 8 (décembre 1925) de la revue surréaliste-dadaïsante d'Emile Malespine, *Manomètre*, que Navel publie son premier poème : *Messe*. Quelques années auparavant, le jeune Navel a suivi avec beaucoup d'attention les cours sur « Esthétique et psychologie » que Malespine donnait à l'Université syndicale. Ils se sont rencontrés, appréciés. Esprit curieux et cultivé, Malespine, homme de conversation, noue avec

Navel une relation d'amitié. Ensemble, ils parlent peinture et poésie. L'« éveillé » dont parle Navel, c'est d'abord cette entrée en connivence d'esprit, mais aussi la perception d'un au-delà du miroir, une voyance.

*« A volonté, j'échappais au sentiment de banalité, je me retrouvais au monde presque aussi étonné que la statue de boue du père Adam. Je songeais à la course aux étoiles, au froid éther, à l'énergie devenue matière. Du regard, je suivais les tourbillons de fumée de ma cigarette. Fumée et cendres, images de la durée brève. L'idée de la mort, sans douleur, me traversait. Mêlé au goût du tabac, le café froid prenait goût de cyprès. Le marbre blanc de la table semblait funéraire. Dans la carafe posée sur la table, l'eau était belle. » (Parcours.)*

Cette « vérité » qui « ne regarde pas tout le monde », ce « grain de folie », Navel les éprouve au plus profond, naturellement, avec la peur certes que cela finisse par « tourner mal », mais dans l'enthousiasme de l'état de grâce.

*« Il ne s'agissait pas de vivre en marge dans un monde fantastique de rêve, mais de faire parvenir à l'état de sentiments le miracle du monde réel : arbres, animaux, hommes. » (Tableau de la poésie.)*

Lorsque ce « tableau de la poésie » paraît, en 1933, dans *la NRF* de Paulhan, sous la signature de « Philippe Latour, ouvrier », Navel n'a publié qu'une poignée de textes : un article sur la mort de Georges Palante dans *l'En Dehors*, quelques poèmes dans *la Revue anarchiste*, quelques articles dans *Monde*. Déjà, pourtant, la poésie le déserte. Il s'y est frotté, un peu brûlé, mais il bute sur le « pouvoir d'expression ». Le plus souvent, la page reste blanche. Les mots manquent pour dire le « secret d'enchantement » et le « chant du monde ». Les rares personnes à qui il s'ouvre de ses « confuses aspirations » ne sont pas loin de le prendre pour un « maboul » atteint de « folie mystique ». Et, d'une certaine façon, il n'est pas loin de le penser lui-même.

C'est par un citoyen allemand, amateur d'histoire et de peinture, von Bendemann, que Navel va faire une rencontre décisive. Le fin lettré soigne son désenchantement au soleil automnal de la Côte d'Azur. Navel, qui s'est installé au Vieux Saulnier, dans les Maures, et fait le jardinier à Nice, se voit un jour apostrophé, alors qu'il ratisse le gravier d'un hôtel pour Anglais et Suisses, par ce très digne gentleman à la crinière blanche. Le bonhomme lui propose de parfaire son français à ses côtés. Navel accepte. Pour le meilleur. Il fume son maryland, et s'instruit beaucoup : Nietzsche, Rilke, la philosophie de l'inconscient, Van Gogh, Lawrence. En confiance, von Bendemann lui parle de ses rares amis, et d'abord de Bernard Groethuysen – « un être étonnant », lui dit-il, « qu'il faut que vous connaissiez si un jour vous allez à Paris... Il est souvent à la *Nouvelle Revue française* ». Deux ans plus tard, Navel est à Paris, et von Bendemann le charge de remettre un billet à Groethuysen. Rendez-vous est pris à la NRF.

*« A l'heure exacte du rendez-vous, un petit rouleau de papier sous le bras j'ouvrais la porte du bureau de la Revue. Le visage radieux, les mains tendues, Bernard Groethuysen vint à ma rencontre. Il ressemblait, avec sa barbe, à Verlaine, à Kropotkine, à Socrate, à la plus belle image de l'homme de mon cœur. Pris par le bras par un charmant protecteur, ayant retrouvé un peu d'assurance, je m'avançai vers le dragon du lieu, un grand bourgeois qui, une main posée sur son bureau, délicatement, l'autre croisant son veston sur son buste fort, semblait debout chercher son équilibre pour me saluer d'un rond de jambe, tout en braquant sur moi un regard noir qui me parut intense dans son visage de Latin éclairé par un sourire volontaire. Jean Paulhan me tendit la main. Trente secondes après, entraîné par les deux amis sur une terrasse comme pour une promenade au clair de lune, je commençais de répondre aux questions que me posaient deux voix, l'une fivrée aux intonations précieuses, l'autre aussi naturelle qu'une voix de grand-père charpentier, tandis que, feuille après feuille, mon rouleau de poèmes passait de mes doigts convulsés aux mains de l'humaniste et du critique.*

*Faisant sans doute allusion aux difficultés matérielles congénitales aux esprits travaillés par le chant des Muses, Groethuysen m'interrogea avec sollicitude : « Vous ne souffrez pas, j'espère ? – Mais non, je travaille, rassurez-vous ! » (Avec Bernard Groethuysen.)*

Pour Navel, c'est sans doute là que tout commence, quand son regard croise celui de « Groeth », ce représentant de « l'humanité consolante, celle qui délivre de l'autre », celle qui « trouv[e] aux êtres en détresse des raisons de se relier à la vie ». Comme Malespine, Groethuysen va éclairer Navel. Il fera davantage : lui révéler cette inspiration qui sourd en lui, cette écriture qui ne demande qu'à éclore, non sous la forme strictement poétique qu'il avait imaginée, mais sous une autre, celle du récit. Il n'est pas sûr que, sans lui, Navel ait accédé à cette conscience, ni même résisté au découragement.

*« J'ai encore raté la poétisation de la vie pratique, mes mains deviennent sourdes et moi un pauvre con, mais c'est tout naturel et je connais ça. » (Sable et Limon.)*

## ECRIRE EN PROLETAIRE

*« Tout devenait intéressant dès qu'on communiquait avec Groethuysen. Il semblait que l'on ait ramassé en route des expériences précieuses, qu'on avait vécu pour répondre à ses questions et contribuer à élargir encore sa vision de la vie. Je le voyais non seulement comme un esprit miroir mais comme un esprit participant. » (Avec Bernard Groethuysen.)*

Entre Groethuysen – mais aussi Alix Guillain, sa compagne – et Navel, un fructueux dialogue va se nouer. Le premier, philosophe de renom d'origine allemande et membre du Parti communiste (comme Alix Guillain), va prendre le second sous son aile, lui prodiguer des conseils de lecture, l'ouvrir à la connaissance, le délivrer de ses doutes, l'inciter à écrire. En échange, Navel l'instruit sur le travail des mains, l'« intelligence ouvrière » et la « pauvreté de la vie bourgeoise ». Et quand Navel – pour un temps, et par défaut plus que par adhésion – rejoint les rangs du PC, il apprendra au philosophe – sans y parvenir, il est vrai – à se méfier des intellectuels qui « pensent au pas » et des militaires « à grosses moustaches ». De vive voix et surtout par écrit, leur relation d'amitié s'alimente des échos menaçants d'un temps qui vacille, un temps noir.

Temps de crise, d'abord. Le travail vient à manquer. Navel, qui ne trouve pas à s'embaucher, décide de régulariser sa situation militaire. Incarcéré au Cherche-Midi, puis à Charles-III, à Nancy, il est condamné à deux ans de prison avec sursis, et ordre lui est donné de rejoindre un régiment de la DCA à Toul. Il y restera six mois. Le prix à payer pour recouvrer son identité. Libéré, il repart pour le Sud et s'installe près de Sainte-Maxime, au domaine des « Amandiers », en plein maquis des Maures.

*« En élevant des poules, des lapins, des abeilles, j'espérais tirer ma subsistance, lutter, vaincre la nature, faire pousser des légumes, loin des patrons, des chantiers, des bourgeois, vivre libre, dans une heureuse pauvreté. J'avais trente ans, des illusions, il en fallait pour ma tentative. »* (Chacun son royaume.)

Mais vite il lui faut déchanter. Pour survivre, Navel se voit encore contraint de se louer comme ouvrier agricole. Aux heures de solitude, dans la nuit profonde le plus souvent, il écrit à Groethuysen. Comme on tient un journal intime, au plus près de la douleur des jours et des mouvements de l'âme. Parallèlement, il a commencé d'écrire, vraiment. En remontant le fil du souvenir. Il hésite encore Navel, mais chaque fois moins. Il sait que, sous sa plume, des mots attendent une forme.

*« Je me suis mis à écrire sans trop savoir ce que je dirais. J'avais certaines expériences, mais que fallait-il raconter ? »* (le Travail d'écrire.)

La forme viendra avec l'attention, cet état proche de l'illumination qu'il a découvert au hasard d'une nuit de cafard et d'abandon. L'attention, c'est d'abord une méthode, une façon de se raccorder au monde intérieur. Il s'agit de devenir attentif à ce qu'on fait, de fuir le geste machinal, de réfléchir à sa portée. En s'y livrant, il s'est aperçu que ce mouvement de la pioche, savamment dosé pour atténuer la fatigue, c'était celui d'un temps ancestral, que cette poignée de sel qu'il mettait dans sa soupe, c'était le geste de sa mère. L'attention perpétue la mémoire et aiguise l'intelligence en disciplinant le travail des mains. Dès lors, il sait qu'il doit écrire comme il travaille, « en prolétaire », en accordant sa langue à sa voix pour trouver le souffle, sans forcer, à l'économie, sans souci de style et sans bavardage. C'est ainsi qu'il écrit un récit, *Histoire d'un prolétaire*, qu'on lui refuse. Alors, il se dit que peut-être il a trop attendu de la littérature, qu'il s'y est attaché démesurément, qu'il y a sacrifié tout le reste, et d'abord la question sociale, celle qui soulève Barcelone, à l'été 1936, quand il s'engage dans la colonne Ascaso.

## UN HOMME DE BONNE VOLONTE

La défaite espagnole a obstrué le rêve. La suite fut logique. Navel n'a jamais cru que la victoire était possible en Espagne. Ni celle de la révolution, ni celle de la guerre antifasciste. En cela, il eut sur d'autres l'avantage de la lucidité.

De retour du front d'Aragon, il rejoint Sainte-Maxime. En 1937, il travaille comme terrassier sur le chantier de l'Exposition universelle de Paris. En 1938, il est embauché comme aide-jardinier au parc de Sceaux. Quand la guerre éclate, de retour aux « Amandiers », il coupe la lavande près de Fréjus. Mobilisé dans l'Est, puis « affecté spécial » chez Hispano, à Paris, la débâcle le conduit dans le Midi. En 1941, il se réfugie avec sa famille – compagne et enfants, deux jumeaux de cinq ans – près de Forcalquier, avant de s'installer à Seillons (Haut-Var) où il devient apiculteur, fréquente Paul Géraudy et rend quelques services à la Résistance.

*« Vers 1942, je repris la plume. C'était dans une vie où on crevait de faim... Ce que j'écrivais se référait à mes conceptions : je m'étais préparé à la guerre, mais elle m'avait surpris... J'ai voulu alors arracher l'épine de l'événement. J'ai réfléchi à la guerre, à ses origines, ses causes... J'allais tâcher d'écrire un livre où je décrirai cette aventure, mais en innocentant l'homme de l'événement... J'ai donc écrit pendant deux ans, le soir, et à mes moments de liberté. Mais je n'y parvenais pas... J'avais un besoin profond, mais en même temps, je tournais comme un disque, je radotais... Un jour j'ai attaqué l'enfance, l'adolescence, et à partir de ce livre que je voulais écrire sur la guerre j'en ai écrit un autre sur le travail. »* (le Travail d'écrire.)

La guerre, le travail, la vie des hommes... *Travaux* paraît en 1945, est acclamé par la critique et reçoit le prix Sainte-Beuve. Ce qui ne saurait dire qu'on l'a bien compris, car l'époque sent le lendemain qui chante. Navel



tombe bien, mais l'effet *Travaux* est de courte durée. Juste le temps qu'il faut pour que le monde retombe sur ses pattes et que la belle Libération accouche d'une souris. Cinq ans plus tard, *Parcours* sort dans l'indifférence à peu près générale, comme *Sable et Limon*, sa magnifique correspondance avec Groethuysen, parue en 1952. L'après-guerre ne cultive pas la mémoire, pas celle-là en tout cas.

En 1954, Navel quitte Seillons et ses abeilles pour monter à Paris. Exerçant alors la profession de correcteur d'imprimerie, il s'installe à Meudon et continue de travailler à la suite méticuleuse de ses souvenirs de prolétaire et de poète « en pièces détachées ». En 1960 paraît *Chacun son royaume* et, vingt-deux ans plus tard, *Passages*. Chez Navel, on ne force pas plus son talent qu'on ne trahit ses origines. Quant au reste, on essaye de tenir le bon bout, et toujours en franc-tireur. En 1961, il signe le manifeste dit des « 121 » en faveur de l'insoumission en Algérie. Par éthique simplement. A ses heures, il fréquente les « copains » libertaires et syndicalistes révolutionnaires – quelques-uns. D'autres ne lui ont pas pardonné son passage chez les « stals » et le lui font savoir. Dire qu'il s'en fout serait exagéré, mais il s'en arrange. On ne peut pas plaire à tout le monde.

*« Je suis d'un certain côté de la balance ou de la barricade, comme on disait, mais l'essentiel me semble d'avoir bon estomac, cœur solide, digestion facile de la vie, le rire venant bien à l'aide, quelques affections, vivre dans le présent sans trop avoir besoin d'une idée de l'avenir, tout en demeurant un homme de bonne volonté. »* (Sable et Limon.)

Avec le temps, son existence s'est organisée. Elle est moins ébouriffée, presque sédentaire. Il a refait sa vie avec Denise, dont il a eu une fille, Claire, en 1960. La route, désormais, c'est celle qui le mène, à intervalles réguliers, de Meudon à Laval-d'Aix, sa maison de la Drôme. Là, il éprouve avec la même joie le travail de la main à charrue et de la main à plume. En 1970, il prend sa retraite, petite retraite, à la mesure d'un parcours si chaotique. Ses droits d'auteur n'améliorent pas vraiment l'ordinaire. Malgré une réédition de *Travaux* en collection de poche, en 1979, ses livres se lisent de moins en moins. Alors, avec « cette façon qu'on a de se sentir différent ou mûr ou désaffecté en vieillissant – comme il l'écrivait à Groethuysen à... trente-quatre ans –, il se maintient, Navel, jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1993, où la vie le quitte. Il se maintient fidèle aux quatre cercles de sa mémoire : l'enfance, les hommes libres, l'errance et les mots pour le dire.

**Freddy Gomez**

